

Vraie ou fausse Jeanne d'Arc

Réponse à Martin Meissonnier, Olivier Bouzy et Max Gallo

Par Dominique Blumenstihl

Prix des Ecrivains d'Alsace et de Lorraine

Extrait de Jehanne, la Délivrance (éd. Peleman)

Le journaliste Martin Meissonnier a réalisé un film de 45 minutes, *Vrai ou fausse Jeanne*, inspiré d'une étude de Marcel Gay et Roger Senzig. Ce film a été diffusé plusieurs fois sur Arte. Son impact médiatique est considérable. Il présente d'une part la thèse selon laquelle Jeanne d'Arc serait la demi-sœur du roi Charles VII, d'autre part la possibilité qu'elle ait réussi à s'échapper des geôles de la prison de Rouen où elle fut enfermée, bénéficiant au dernier instant, avant de monter sur le bûcher, d'une substitution.

Ces deux hypothèses, que les auteurs du film qualifient de *nouveauté historique* sont en réalité ultra-connues et circulent dans de nombreux ouvrages depuis près d'un siècle. De très nombreux livres en ont débattu. Anatole France y consacre plusieurs pages dans son impressionnante investigation. Aussi le film de Meissonnier n'apporte strictement rien de neuf à cette rumeur, si ce n'est qu'il l'amplifie par le support médiatique que la chaîne culturelle offre au support de la thèse.

L'historien Olivier Bouzy a passé au crible les assertions de Marcel Gay et Roger Senzig. Son ouvrage : *Jeanne, l'histoire à l'endroit*¹, répond aux deux limiers du dimanche et règle ses comptes avec le cinéaste complice. Les erreurs émaillant le film sont en effet si nombreuses que l'historien s'en est ému, regrettant qu'elles prenaient, dans l'opinion, le contour des vérités établies, par le simple fait qu'elles soient colportées par un diffuseur culturel européen. Par exemple le calendrier des dates que présente Meissonnier est, selon l'historien, totalement faux : le journaliste a oublié de convertir les calendriers julien et grégorien, commettant en cela une étourderie classique dont on met en garde tous les étudiants d'Histoire, dès la première année de leur cursus. Cette omission permet aux auteurs de construire plusieurs scénarii ayant tous l'appétence du probable, du moins du possible, s'ils n'étaient dès le départ fondés sur une erreur initiale.

Il reproche également à l'enquêteur d'avoir délibérément écarté tout ce qui contredisait ses théories et d'avoir passé aux oubliettes les pièces essentielles qui lui donnaient tort, à savoir le relevé des procès d'inquisition et les témoignages irréfutables des nombreuses personnes ayant assisté au supplice.

Entrerons-nous dans la querelle opposant des auteurs en mal de succès médiatique à un historien méticuleux dont la probité ne fait aucun doute ?

À mon sens, Jeanne d'Arc n'est la propriété ni des uns ni des autres, et le vrai débat se situe dans une sphère toute différente. Mais réglons cette affaire : Jeanne d'Arc est — j'en suis convaincu à la fois par les documents consultés et par la perception sensible que j'ai d'elle — réellement une fille du peuple. Et c'est bien en *suivant les signes* qu'elle a obtenu gain de cause auprès de Charles VII. Nul besoin d'être la demi-sœur du souverain pour être entendue par le roi. La thèse de Meissonnier voudrait-elle justifier leur rencontre par

¹ Op. cit.

l'existence de liens familiaux ? C'est oublier qu'à cette époque, la cour n'était pas à Versailles mais à Bourges et la royauté, par tradition proche du peuple, pouvait être contactée plus aisément qu'on ne l'imagine. Il était sans doute plus facile de rencontrer le roi de France au XV^{ème} siècle qu'aujourd'hui obtenir rendez-vous auprès du député de sa circonscription !

Faire de Jeanne la sœur bâtarde du roi ne repose sur aucune trace historique. Ni sur une appréhension sensible sérieuse de la réalité humaine de ce temps. Pourquoi chercher tant de justifications, d'explications fondées sur des critères matérialistes, alors que la vérité s'avance, simple et nue ? A mes yeux, Jeanne d'Arc avait la noblesse d'esprit, l'aristocratie éthique, morale et spirituelle qui l'emporte sur toute forme de généalogie. C'est avec l'armoire frappée aux armes de sa sincérité qu'elle s'est adressée au roi. Et le souverain y a été tout simplement *sensible*. Sensible à la femme, à sa présence, à son énergie qui devait dégager un impressionnant voltage. Il est des êtres auxquels on ne résiste pas. Jeanne d'Arc en était.

L'autre thèse que développe Meissonnier — elle ne manque pas de panache — s'appuie sur l'idée qu'elle aurait, à l'instant de monter sur l'échafaud, bénéficié d'une substitution. Une autre femme serait morte à sa place. La thèse est romanesque, mais qui sait, peut-être est-elle vraie ? Hélas, elle est formellement contredite par les témoignages authentiques collationnés en 1456 par l'Inquisiteur Jean Bréhal qui, 25 ans après l'exécution, rejeta l'affaire. L'historien Bouzy estime que le reporter n'apporte aucune preuve tangible, et qu'aucun des faits qu'il présente dans son film ne tient, face à la force contondante des faits. Cela dit, connaissant la faiblesse de la science historique, j'estime que tout est toujours possible. L'historien peut bien se tromper : l'imaginaire du cinéaste peut rencontrer une réalité non repérée par la science. Je ne suis nullement gêné par le développement que propose Meissonnier. Après tout, il tente de sauver une femme. Si elle a pu se soustraire au supplice, tant mieux. Qui serait contre ?

Au soutien de sa thèse, le journaliste évoque l'apparition quelques années plus tard, d'une certaine Dame des Armoises, en Lorraine, qui serait, selon lui, Jeanne d'Arc. Elle se serait mariée et aurait eu deux enfants. Le conte est merveilleux. Là aussi, je serais heureux que tel fut le sort de la Pucelle d'Orléans. Hélas, l'intransigent historien bousille point par point la construction de Meissonnier et nous ramène à la triste réalité. Tous les témoignages et documents attestent que la jeune fille fut bel et bien brûlée le 30 mai 1431, sur la place du marché de Rouen. Cependant, contestons l'historien ! Récusons ses preuves ! Acceptons la thèse de Meissonnier, ne serait-ce que par esprit démocratique : la raison rationaliste de l'un vaut bien celle, fantaisiste, mais généreuse, de l'autre, dans un débat dont les protagonistes sont tous deux à égalité de distance de la métaphysique.

L'histoire de cette fameuse *dame des Armoises* mérite le détour. Car elle a réellement existé. Anatole France en a parlé. Il précise, dans son étude, que cette femme a tenté de se faire passer pour Jeanne d'Arc. L'imposteuse était habile, se faisant attribuer toutes sortes de faveurs d'autant qu'elle était soutenue par des complices qui, eux, se faisaient passer pour ses frères. La rumeur remonta jusqu'au palais royal où elle fut convoquée. Charles VII voulut voir de ses propres yeux s'il s'agissait bien de Jeanne d'Arc. La tricheuse n'a pu résister à la confrontation : le roi, connaissant bien la Pucelle d'Orléans, l'ayant rencontrée personnellement des dizaines de fois, aussi bien lors de cérémonies officielles que d'entretiens privés, déjoua immédiatement la mystification. La fausse Jeanne fut appréhendée, condamnée à pénitence publique avant d'être... relâchée.

Il n'y a donc, dans l'affaire de *la vraie ou fausse Jeanne*, centre de gravité du film de Meissonnier, aucun mystère. Mais la scénographie était belle, se prêtant à un autre film qui serait, lui, de cap et d'épée, une fiction haute en couleurs.

Quitte à décevoir les amateurs de fantastique, la fausse Jeanne d'Arc était réellement fausse. Et la vraie, réellement vraie. Il n'y a pas eu substitution, et nous ne sommes pas dans *Iphigénie*². L'historien, sans doute, emporte la victoire face au saltimbanque. Pourtant, le journaliste-conteur, ne saurait être vilipendé : sa pièce, fruit d'une imagination inventive adossée à une manipulation des données objectives, procède d'un réel désir de réécrire l'histoire. Est-elle à l'endroit, est-elle à l'envers ? Il y a, à l'origine de l'artifice de Meissonnier, une volonté sincère, naïve, de briser les chaînes entravant le corps de Jeanne. Celle de modifier son destin : j'y vois une forme de besoin rédemptif, le cinéaste s'improvisant le rôle du salvateur, par la projection de son film dans sa propre conscience. La réalité se laisse-t-elle contraindre par la ré-écriture des faits dans des interprétations ?

Dans les deux cas, historien et cinéaste pèchent par l'absence de toute réflexion portant sur la dimension métaphysique du personnage. Leur dispute en devient une rixe de commère dont chacune prétend cuisiner le meilleur pot-au-feu sous une flamme brûlant au petit bois du rationalisme. Au final, les deux recettes se valent, n'ayant ni l'une ni l'autre, mesuré la portée transhistorique, transcendante de la Pucelle d'Orléans. Tous deux, l'un procédant par la méthodologie rationaliste, l'autre par une inventivité s'appuyant sur la même méthodologie qu'il entend incurver à dessein, restent en marge de la vérité.

La ratiocination logico-déductive, prétendument objective que les deux observateurs se jettent à la tête, s'imposent, dans leurs livres et films, en référence *totalitaire*. Combat de coquelets se croyant détenteurs de vérité absolue alors qu'il leur manque l'essentiel : la double vision sur le réel.

Le livre de Bouzy, très technique, admirablement documenté, piqueté de précisions, d'observations pointues, n'en exprime pas moins le point de vue d'un expert qui *ne voit la réalité que d'un seul œil*³, celui du rationalisme cherchant à prévaloir sur toute autre approche. N'est valable que ce qui entre dans champ prismatique de la vision monoculaire du scientisme. L'attaché de Conservation au Patrimoine du Centre Jeanne d'Arc ne manque pas de compétence. Mais sa vue cyclopéenne impose une analyse glaciale — d'une platitude extrême : unidimensionnelle en l'absence de toute relation au ressenti. Sa vérité se double d'un sentiment d'importance considérable en ce qu'elle prétend qu'il s'agit d'une *remise à l'endroit*, toute autre approche étant a priori considérée comme à l'envers de l'histoire. Le scientifique a raison en affirmant qu'il existe un endroit et un envers dans la confection du tissu johannique. La véritable couture n'en est pas visible, car la véritable histoire des hommes s'écrit, justement, au *revers* du visible. L'Histoire de l'humanité est faite d'une toute autre *matière* que celle des apparences. Ce que nous voyons du monde n'est en réalité guère qu'une opinion que nous avons de lui. Une interprétation. La

² *Iphigénie*, de Racine. Classiques Larousse 2011. L'intrigue de la pièce repose sur le fait qu'il existe deux *Iphigénie* dont les oracles exigent le sacrifice de l'une d'elles. Le roi Agamemnon, interprétant mal les signes, pense qu'il s'agit de sa fille. N'ayant aucune grille de lecture pour déterminer la qualité du message, il erre selon les avis de ses conseillers. Une exégèse de l'oracle aurait pu, dès le début, lui suggérer qu'il était impensable que les dieux puissent se satisfaire du sang de sa descendance. De même si l'Evêque Cauchon avait eu un brin d'esprit initiatique, il aurait inversé ce que sa fureur lui inspirait et redressé sa haine en une affection aimable à l'égard de la Pucelle. L'assassinat résulte de la putréfaction dans le négationnisme à l'encontre du Principe Créateur dont Jehanne était l'avatar. Le désir de Meissonnier de sauver Jehanne est à ce titre magnifique : il invente la substitution dans une noble perspective, celle d'une salvation qui ne mérite aucunement qu'on lui jette l'opprobre au nom de la prétendue objectivité historique.

³ Expression de l'Amérindien Juan Matus, cité par l'ethnologue Carlos Castaneda dans *Voir, les Enseignements d'un Sorcier Yaqui*. Ed. Folio, 1987, p. 57 et suivantes.

méthodologie conduisant Jehanne d'Arc dans la salle du musée sous la gouverne d'un Conservateur dictant ce qu'il imagine être vrai conduit tout au plus à une lecture univoque des apparences.

Le mystère johannique, quant à lui, est tout entier d'ordre métaphysique et spirituel. Il est fait de chaleur, de vie. C'est, à notre sens, cette aspect-là qu'il convient de sonder, d'éclaircir. C'est sur ce terrain-là que l'ultime libération de Jehanne est envisageable. Celui de l'exégèse rendant intelligible le phénomène des voix, de la lecture des signes, de la révélation. Exégèse restant à produire. Il ne s'agit dès lors pas de « conserver » la mémoire de la Pucelle d'Orléans⁴, mais de la libérer par une explication du phénomène de la guidance à l'origine de ses faits et gestes. Une élucidation du sens de son ordalie rendrait intelligible la réussite transhistorique qu'elle a opérée en s'insérant, depuis six siècles, dans la conscience personnelle et collective des Français.

⁴ Signe des Temps : le musée privé qui lui est consacré à Rouen vient tout juste de fermer ses portes. Faut de repreneurs, les pièces de la collection sont transférées à Orléans, peut-être à Domrémy. Cette fermeture prouve que l'énergie johannique ne soutient pas le concept muséique où la mémoire se perclut dans le formol. Jehanne d'Arc appelle à sa délivrance, à la mise au clair de sa mission, à la libération de son secret. C'est le but de cet essai.